



HAL
open science

Quels enjeux pour la bataille des savoirs ?

Jacques Cabassut, Sara Calderón, Marc Marti, Magali Guaresi

► **To cite this version:**

Jacques Cabassut, Sara Calderón, Marc Marti, Magali Guaresi. Quels enjeux pour la bataille des savoirs?. La production du savoir : formes, légitimations, enjeux et rapport au monde, Sep 2019, Nice, France. halshs-02422687

HAL Id: halshs-02422687

<https://shs.hal.science/halshs-02422687>

Submitted on 22 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quels enjeux pour la bataille des savoirs ?

Jacques Cabassut, Sara Calderon, Magali Guaresi, Marc Marti (Université Côte D'Azur)

C'est au moins depuis que le concept de raison a été forgé avec les Lumières que la Science est donnée pour discours objectif et vrai portant sur le réel. Pourtant, rien n'est plus faux que cette affirmation, déjà depuis l'époque des Lumières. A ce moment, en effet, les pionnières du féminisme, conscientes que les femmes avaient été exclues dans les faits de la catégorie d'universel, avaient commencé à théoriser à propos des catégories forgées par les hommes pour les décrire elles (Varela, 2014 : 23-41). C'est aussi avant cette époque que commence à se mettre en place la matrice coloniale du pouvoir (Mignolo, 2015 : 33), qui par la suite permettrait de légitimer l'exploitation dont furent l'objet les terres et les sujets colonisés. Elle intègre le réseau de savoirs et d'imaginaires qui encore aujourd'hui prolonge la place de subalternité que ces territoires occupent dans le monde. Non seulement la plupart des sociétés coloniales ne se sont pas encore tout à fait détachées des schémas coloniaux –avec des effets de colonialisme interne tels que les restes patents d'une hiérarchie sociale fondée sur des critères raciaux dans beaucoup de pays d'Amérique Latine-, mais en outre le clivage économique et géopolitique Nord global – Sud global, renouvelle le système d'exploitation coloniale, en posant comme naturelles des choses qui ne le sont pas forcément.

Les sciences humaines, tout comme la plupart des autres sciences, n'ont jamais été objectives. Cette vérité, évidente pour peu qu'on y réfléchisse, est occultée avec un particulier acharnement aujourd'hui par les discours hégémoniques. Et pour cause : les sciences sont, et ont toujours été, un enjeu et un instrument de pouvoir qui, comme le reste des éléments du dispositif, participent à renouveler les élites qui tiennent les rênes du pouvoir politique et économique, de même que le système-monde dominant qu'elles ont mis en place : le système patriarcal et capitaliste.

En effet, l'enjeu sous-jacent dans l'épistémologie n'est autre que le renouvellement à l'identique du pouvoir politique et de l'ordre social. Il s'agit donc,

aussi, par effet de miroir, de l'enjeu sous-jacent de la liberté individuelle de chacun des membres qui forment une société. Leur liberté de choix, tout d'abord, car il est impossible de choisir ce qu'on ne peut pas imaginer, mais également leur liberté de vivre. L'enjeu de l'épistémologie est majeur : c'est celui de fixer les traits du monde où nous vivons ; des individus que nous sommes. Sans surprise, ce sont les catégories subordonnées qui, les premières, ont alerté de cet état de fait et qui le plus ont travaillé à le mettre en lumière.

1. Une genèse : savoir, raison et empirisme

Le savoir et la science tels que définis par les Lumières reposent au départ sur deux attitudes de l'homme face au monde : l'usage de la raison et l'expérience, deux façons d'accéder à la vérité. La raison est considérée comme une faculté permettant à l'être humain d'accéder à la vérité par ses perceptions et sa mémoire, tout en faisant abstraction de ses préjugés et de ses émotions. Elle est fondatrice du savoir moderne, qui s'est défini comme détaché des émotions et des préjugés. L'émergence de la raison a supposé deux façons de procéder pour constituer un savoir sur le monde.

a. La raison est considérée comme le moyen de théoriser le savoir sur le monde, c'est-à-dire en généralisant sous forme d'axiome l'expérience tirée de l'observation. La théorie vise à généraliser le savoir de l'expérience, lui conférant par là son statut de vérité. Cet usage de la raison, qui émerge dès le XVIIe, doit sans doute beaucoup aux sciences du calcul : géométrie et algèbre servaient déjà à théoriser quelques principes d'astronomie ou bien à réaliser des constructions architecturales et ce, depuis l'Antiquité.

Cependant, la raison est aussi utilisée en absence d'observation complète possible. Le mécanisme de la raison sert à produire un savoir que l'expérience ne peut vérifier, ou vérifier entièrement. Dès l'Antiquité, par la projection mathématique et l'extrapolation, des découvertes scientifiques ont ainsi été faites, comme la mesure de la circonférence de la terre. Deux siècles avant notre ère, Eratosthène remarqua que le 21 juin l'ombre du Soleil à Alexandrie et à Siene faisait un écart de $7,20^\circ$. Cet écart ne pouvait s'expliquer que par la courbure de la Terre. Une fois calculé, l'écart représentait selon lui 5000 stades qui, reportés sur toute la circonférence représentait 252000 stades, soit environ 39751 km (à comparer au résultat actuel de 40075 km). Le mécanisme de raisonnement

consiste ici à créer une expérience à une échelle observable et à extrapoler les résultats sur un objet (ici la terre), non observable dans sa totalité.

b. L'autre façon de procéder, celle de l'expérience et de l'observation, a été développée précocement dans les sciences naturelles. La classification de Linné, qui s'établit en 1735, est certainement le paradigme du savoir fondé sur l'observation : les espèces sont classées selon les ressemblances les plus visibles entre elles. L'idée est d'obtenir une nomenclature de la nature, fortement descriptive et totalement synchronique. Cependant, un siècle plus tard, Darwin posera la question autrement. En utilisant les observations et les nomenclatures existantes, il fera surgir le questionnement de la transformation diachronique. C'est la question de l'évolution du savoir qui est intéressante dans sa démarche : ce qui est observé n'est pas immuable : c'est un résultat, celui de l'évolution, pris dans un devenir temporel. Notons que Freud, quelques années plus tard dans le siècle, prolongera la logique darwinienne. Après Darwin (l'Homme est le fruit de l'évolution, et donc, il est un animal comme les autres) et Copernic (la Terre n'est plus au centre de l'Univers), il infligera la troisième blessure narcissique à l'Humanité (l'Homme n'est pas maître en sa demeure, il ne contrôle pas la pulsion). Tels sont pour Freud les trois grands démentis de la recherche scientifique.

Ce préambule semble nécessaire tant la confusion entre les mécanismes de la pensée (observation/empirisme/rationalisme) et leur transformation en contenant idéologiques est fréquente. Parvenir à une généralisation théorique résulte d'un cheminement de pensée objectivé, celui de la raison, qui consiste à tirer une théorie de l'observation, de l'expérience ou du calcul. L'intelligence humaine ne procède pas autrement que par ce mécanisme de généralisation. Par contre affirmer qu'une quelconque théorie issue de ce processus est universelle relève d'une volonté d'imposer sa propre pensée. En effet, schématiquement, tout savoir produit reste dépendant de ses conditions de productions, idéologiques et matérielles que l'on pourrait résumer par deux axiomes

a. les conditions de l'observation et/ou de l'expérience : l'œil qui observe n'est jamais objectif, ne voit pas tout et choisit (parfois à son insu) d'observer un pan du monde et pas un autre. Cette limitation peut être causée par la limitation de l'instrument d'observation et de quantification, le protocole expérimental ou les préjugés au moment de l'observation.

b. toute théorie produite doit avoir un degré d'acceptabilité par les imaginaires scientifiques et sociaux de l'époque dans laquelle elle émerge : l'héliocentrisme de Galilée, formulé pourtant à partir des observations les plus avancées de son temps, n'était pas recevable car il contredisait bon nombre de principes scientifiques communément admis, sur lesquels s'étaient appuyées en particulier les conceptions religieuses.

Dans les sciences humaines, telles que l'on commence à les concevoir au XVIII^e siècle, on peut observer plus facilement les préjugés idéologiques dans les savoirs qui sont alors produits à partir d'observations pourtant identiques. Quand se pose la question des premières théories économiques, deux grandes tendances sont observables.

a. Ceux qui considèrent (sous forme théorique) que le système social et économique est clos et non évolutif (une caractéristique propre d'ailleurs de l'idéologie de l'Ancien Régime, qui n'envisageait pas que le social puisse se transformer). C'est le cas du modèle de la théorie physiocratique de l'économie, prisonnière d'un préjugé de classe comme l'a montré Pierre Ronsavallon (1989, p. 77), celui de la grande noblesse propriétaire, qui vivait de la rente agricole.

b. Ceux qui pensent qu'il y a un devenir, une transformation en germe dans les modèles décrits, et que le modèle du présent ne sera pas celui du futur. C'est le cas des économistes libéraux, qui projettent dans leurs modèles une vision euphorique de la transformation (par accumulation des richesses et accroissement de la capacité de production).

Ces exemples montrent que le problème n'est pas celui de la raison, qui n'est qu'un mécanisme de mise en signification des données observées. Le problème est celui de l'appropriation idéologique de la raison, celui qui considère que le savant, au nom de la Science, se trouve dans une position d'observation et de théorisation objectives, dans le sens où celles-ci seraient atemporelles et asociales et donc finalement inhumaine ou désincarnée. Les significations sociales mises en place par le patriarcat et par la logique de la colonialité se sont ainsi appropriées de cette notion pour l'inclure dans une série d'oppositions qui, dans les systèmes de valeurs qui les sous-tendent, permettent de subordonner des groupes entiers de population auxquelles on refuse toute légitimité dans la production du savoir. A l'époque coloniale, ce refus s'est caractérisé par une négation de leur rationalité. Les subordonnées n'avaient pas de raison : c'étaient des

mineurs qu'il fallait éduquer (ou pire, que l'on pouvait éradiquer) et leurs savoirs n'étaient au mieux que des superstitions, au pire un instinct ou des émotions non maîtrisées.

C'est justement ce que viennent questionner les approches plus hétérodoxes, qui remettent en cause cette position fictive, mais aussi les données observables qui dépendent de la façon d'observer et des instruments utilisés. La naissance de la psychanalyse est, à ce titre, exemplaire, remettant même en cause l'univocité d'une connaissance et d'un savoir fondés sur l'unique raison.

2. Un savoir troué, le postulat de la psychanalyse

Freud, dans l'héritage philosophique des lumières et de la révolution française, s'inscrit dans ce courant progressiste et émancipatoire du sujet de la Raison, tant pour ce qui concerne celui de l'individuel que du collectif. La révolution freudienne, à cheval entre XVIII et XIX -ème siècle, est celle de l'avènement d'un savoir inconscient, et de l'énigme qui accompagne sa complexité, soit celle d'en rendre compte dans sa construction, sa production comme dans sa transmission. A dire vrai, il n'existe pas pour elle de « sujet du savoir », au sens où celui-ci se saisirait lui-même pleinement dans son dire, faisant coïncider énoncé et énonciation. Impossible d'une parole incorporant le mot et la chose, à l'instar de l'œil qui se comprendrait dans le champ même de son regard.

Le sujet parlant est sujet divisé entre désir et jouir, au sein d'élan contradictoires, de volontés conscientes associées à des actes contraires... Ce pourquoi, l'inconscient se définit comme un trou dans le savoir, ce qui justement échappe à l'humain. Quoiqu'en disent certains, ce qui est appelé « sujet de l'inconscient », n'est pas localisable dans un coin du cerveau, encore moins sous les traits d'un petit bonhomme, gardien du jardin des profondeurs du refoulé. D'ailleurs, « *C'est non pas le sujet qui sait, mais le symptôme* » (Bruno, 2010, 197), lequel n'est pas à concevoir au sens médical et psychiatrique, mais sur un versant plus existentiel que pathologique, celui de l'énigme d'une souffrance posée à l'humain, quant à son gisement obscur et souterrain. L'analysant est donc celui qui, en (se) parlant à un autre, va construire des savoirs sur son parcours de vie, ses traumatismes, ses souvenirs, son origine ... et ce, afin d'atteindre à une forme de vérité de l'être, dans le rapport à soi, aux autres et au monde. Autant de semblant (de savoirs) re-présentants de vérités. La psychanalyse, épistémologiquement

parlant, se tient à côté des sciences historiques : la temporalité de l'après-coup y domine, puisqu'il faudra interpréter des objets contemporains de leur découverte (archives, vestiges archéologiques, écritures, langages, monuments, traces diverses, etc...) ... Certes révélateurs de vérités passées, ils viendront néanmoins constituer les savoirs nouveaux de l'époque, informant sur l'époque même.

L'on comprend dès lors que ce savoir singulier s'invente, se produit de la rencontre clinique, qu'il résulte de son alchimie, en tous les cas, qu'il ne lui est pas préétabli. Il s'agit du savoir de transfert, tel qu'il se transporte dans ladite rencontre. L'on écrit donc en clinique psychanalytique, sur ce qui ne rentre pas dans la théorie, en bordure de ce point mystérieux, du trou. Ainsi, les concepts, sont-ils transférentiellement orientés, c'est-à-dire qu'ils adviennent comme nécessité logique, lorsque, à l'instar de la cure de « L'homme aux rats », Freud se retrouve dans une impasse thérapeutique (Cabassut, 2016). Pas de théorie, de doxa ni de technique psychanalytique donc. Quant à la méthode, Freud nous enjoint d'écouter comme si c'était la première fois. Paradoxe ! il faut donc produire des savoirs pour que le clinicien les oublie en situation et entende la singularité de la souffrance, qu'il reste disponible à l'histoire affectée du sujet qui se la raconte en la lui parlant. Mais, à se définir comme trou dans les savoirs conscients, l'on saisit également toute la complexité à (s')en rendre compte.

Alors, pour comprendre *a minima* la révolution freudienne, encore faut-il rajouter ceci : Freud aura mis à profit le meilleur de l'héritage émancipateur des lumières et de 1789 dans la construction de la psychanalyse [comme discours, pratique et méthode] et du sujet de l'inconscient. Pour ce faire, il aura emprunté au sujet de la science moderne [l'hystérie est une souffrance, pas une sorcière], tout en conservant un pied dans la science antique [citons à titre d'exemples, les dimensions du rêve et de l'amour (en l'occurrence de transfert)]. C'est bien, de ce reste, de ce rebus, du laissé pour compte de l'objectivité scientifique, ce que la rationalité exclue *de facto* de l'approche et du paradigme de la science moderne, que se fonde la psychanalyse (Cabassut, 2018).

Donner sa part à l'inconscient défait donc le culte absolu de la Raison et valorise d'autres possibilités de connaissance du monde, telles celles qui avaient été annulées par les épistémicides issus de la colonisation : « *l'inconscient est une notion issue de la*

tradition philosophique occidentale pour désigner un mode mythique de connaissance, le Gai savoir de l'homme animal » (Boccaro, 1994, 167).

Revoilà Freud et Darwin côte à côte : « *Totem et Tabou* » ressaisira à travers le mythe de la horde primitive et de son meurtre, ce passage jamais terminé, de l'animalité à l'humanité. Du coup, dans son emprunt au dé-raisonnable passionnel de l'homme-animal, le discours analytique, à l'instar de tout discours, est « pervertissable ». Référence faite ici à l'idéologie culturaliste douteuse d'un René Laforgue, qui n'est pas sans avancer une différence radicale, structurelle, entre les peuples ou les ethnies, les religions et les races...

Quoi qu'il en soit, Freud confronte donc la science (moderne) au fait qu'elle non plus, n'échappe pas à la croyance, à cette croyance minimale que pour savoir, il faut croire que l'on sait. Le savoir dit scientifique n'échappe pas à la croyance, à la foi, à la confiance en la méthode scientifique et ses prétentions de vérité objectives (Koren, 2015, 41). La cure non plus, qui nécessite un sujet, incarné dans un « psy », qui est supposé savoir et en connaître un bout sur les raisons de la souffrance de celui qui le consulte. A la différence de taille que, si le travail analytique s'appuie sur la dynamique issue de la demande, sa perspective implique la destitution de cet Autre sachant, là où la méthode expérimentale la renforce par accumulation-évaluation exponentielle de données objectives et objectivantes.

En définitive, les savoirs issus du champ freudien, confrontent chacun comme tous au lien qu'entretiennent ces savoirs à la vérité, à la croyance et à la passion de l'ignorance qui en résulte : énigme structurelle de l'humain et de sa condition (la folie, la maladie, la vie, le sexuel, la mort, etc...). Mais de quoi cette nécessité de croire, est-elle le nom ? Elle voile et dévoile simultanément cette altérité absolue, synonyme d'une jouissance et d'une puissance énigmatique (et donc fantasmée), du fait de ne pas rentrer dans les mots, ni de se trouver dans la chaîne signifiante. Notons que le présupposé de la science moderne de tout symboliser du réel, trouve là son point de butée. Si son nom d'emprunt est susceptible d'être celui de Dieu, il peut également consister dans le signifiant « Femme » ou plutôt dans la dimension du féminin, celle propre à « l'Autre-sexe » qui est toujours le féminin dans l'énigme absolue qu'elle pose à l'humain, quel que soit son sexe ou son genre ... Si un homme arrive à avoir une femme pour symptôme comme l'affirme Lacan, c'est parce que celle-ci incarne la jouissance (ce qui subsiste hors

mots, hors représentation, hors symbolique) qu'il perd à parler (Sauret, 2009, 99-101). Et ce, pour le meilleur comme pour le pire : la psychanalyse doit beaucoup à ces femmes qualifiées d'hystériques, et que Freud tentera d'abord, de sa place de médecin, de soigner par suggestion hypnotique. Ce sont elles qui diront en substance au maître médecin dépositaire du savoir : « *Tais-toi et écoute-moi dans ce que j'ai à te dire !* ». Freud, c'est son terme, « *y consentira* », lâchant ce lieu du savoir médical, pour, dans son changement de posture, inventer la méthode psychanalytique. Au contraire, celui qui va vouloir « *résorber l'être de la femme dans un savoir* » (Sauret, 2009, 104), ne pourra que faire le maître et imposer son dictat afin de contrôler cet étranger absolu, quitte à procéder à son anéantissement en cas d'échec de la tentative. Les récents féminicides qui, il y a quelques jours, ont été sur le devant de la scène, montrent bien la logique à l'œuvre, celle d'une sauvagerie destructrice de l'Autre, en tant que radicalement étranger à soi. Le premier racisme, à ces divers titres, n'est-il pas celui du féminin ?

Si en Occident le savoir a ainsi très tôt occupé une place dans les divers systèmes de subordination qui ont été mis en place, reste à s'interroger sur les capacités de production de connaissance des sujets qui ont été subordonnés.

3. Le savoir des sujets subalternisés

3.1. Femmes et féminisme :

Le féminisme interroge depuis longtemps les ressorts culturels et épistémologiques de domination, sans doute parce que, bien qu'en étant soumises dans la norme que crée la matrice hétéronormative à une position subordonnée, les femmes des pays occidentaux avaient, somme toute, la même position de pouvoir dans le système-monde que les hommes de ces pays, face aux sujets colonisés. En effet, bien que la production écrite décoloniale remonte aux premiers temps de la colonisation latino-américaine, ce n'est que de façon assez tardive que l'impératif de décoloniser l'être et le savoir a été pensé en ces termes.

Les combats du féminisme contemporain touchent pour beaucoup l'épistémologie. Cela se vérifie sur plusieurs terrains :

En économie, les outils de conceptualisation ne sont pas encore élaborés pour tenir compte de nombreux sujets concernant les femmes. Un exemple est la façon de penser le travail et la situation des femmes au foyer. Comme le signalent des

économistes telles que Amaia Pérez Orozco, non seulement le calcul de la pauvreté se fait encore par familles, mais les outils qui commencent à exister pour évaluer la valeur du travail domestique –en équivalent monnaie ou en temps- ne sont pas encore entrés dans l’institution (Pérez Orozco, 2014).

Cela se vérifie également sur le terrain législatif en ce qui concerne les violences faites aux femmes. Récemment, en France, Jacqueline Sauvage en a probablement fait les frais. On se souviendra qu’ayant tué son mari de trois coups de fusil dans le dos en dehors d’une dispute, la notion de légitime défense n’avait pas pu être retenue par les juges. Et pourtant : avait-elle les possibilités de le quitter ? qu’est-ce qui lui assurait, au lendemain du suicide de son fils et après tant de coups reçus, qu’elle n’allait pas mourir le lendemain ou dans une semaine ? et quand bien même elle serait parvenue à le quitter, qu’est-ce qui lui assurait qu’elle n’allait pas mourir, tout comme Isabelle Thomas, de ses mains, malgré un ordre d’éloignement délivré par la justice ? D’autre part, Jacqueline Sauvage avait-elle capacité de réagir avant, son esprit embué se débattant sans doute pour sortir de l’hébétude où plongent les dissociations à répétition ? On le voit bien, si tant est qu’on ne peut pas tout faire passer pour de la légitime défense, le concept de légitime défense tel que produit par une législation qui méconnaît encore presque tout au problème est inopérant. L’avocate de Jacqueline Sauvage, Nathalie Tomassini, a d’ailleurs depuis fait son combat d’obtenir que la loi française prenne en compte une notion de légitime défense adaptée à ce cadre, comme cela se fait déjà au Canada : il avait été question d’obtenir une légitime défense différée appuyée sur le syndrome de la femme battue, c’est-à-dire, l’état de terreur et de danger où une personne en grande souffrance ne parvient pas à trouver d’issue adaptée à sa situation et concentre son attention à parer des attaques, ce qui diminue sa capacité de jugement (Boyer, Tomasini : 2016). Il serait possible de multiplier les exemples, car le droit reste un des champs de savoir réticents à l’intégration des acquis épistémologiques émanant du féminisme et des études de genre. Au moment où il envisage l’universalité de droits comme condition idéale de départ, le chemin à faire semble encore long pour qu’il accède à l’envisager comme but à atteindre par le collectif, comme c’est le souhait des études de la différence.

Un dernier exemple de combat épistémologique émanant du féminisme est à trouver dans une science aussi « dure » que la médecine, qui est longtemps restée

patriarcale. Encore aujourd'hui, les symptômes d'une crise cardiaque étant différents chez les hommes et chez les femmes, on peut s'interroger sur les motifs pour lesquels les personnes ayant connaissance du symptôme précurseur de ce problème chez les femmes –grande fatigue, essoufflement récurrent, symptôme grippaux, douleurs à l'abdomen et au bras gauche- sont si peu nombreuses. Cela sans parler du manque de représentation en médecine du clitoris –le seul organe du corps dont le seul usage est le plaisir sexuel- jusqu'aux années 1980, en ce cas, sans discussion possible, parce que la reproduction a pris culturellement le pas sur le plaisir sexuel féminin.

3.2. Le savoir des sujets coloniaux

Les femmes ne sont pas les seuls sujets dont la progression vitale passe par l'impératif de faire évoluer l'épistémologie. Les trois quarts de la planète sont concernés, en réalité, car c'est bien le savoir occidental qui s'est imposé, par le biais de la colonisation, comme savoir absolu dans le monde. Bien que les savoirs que l'on pourrait appeler « de résistance » remontent aux premiers temps des colonisations, avec des exemples de récits de la conquête en Amérique Latine venant d'auteurs autochtones et qui lui sont simultanés, ou la transmission orale des mythes fondateurs chez les peuples colonisés, les pionniers des conceptualisations remontent, eux, bien au XXe siècle (Mignolo, 2015 : 36). On peut citer parmi ceux-ci Frantz Fanon ou Aníbal Quijano. Des intellectuels tels que Walter D. Mignolo ont pris le relais, et en Europe Boaventura Sousa Santos a consacré une importante partie de ses travaux à façonner la notion d'épistémologies du Sud.

L'intellectuel portugais a en effet déconstruit dans *Epistémologies du Sud* la façon dont le Nord global minore les savoirs qui l'incommodent, qu'ils émergent des mouvements sociaux ou des anciens pays colonisés, voire des mouvements sociaux des anciennes colonies. Il propose ainsi de mettre au point de nouveaux procédés de production et de valorisation des connaissances à partir des pratiques des exclus par le capitalisme et le colonialisme, le Sud global. Cela suppose d'accepter que la connaissance du monde est plus vaste que la compréhension occidentale du monde et que les façons de concevoir le temps, les rapports entre individus, le passé, sont diverses.

Un éventail d'alternatives vitales, aujourd'hui peu prises en compte, s'ouvrirait ainsi, composée par les épistémologies du sud. Il propose également d'adopter un

nouveau régime de connaissance, dont les deux piliers seraient l'écologie des savoirs et la pratique de la traduction interculturelle. L'écologie des savoirs suppose de relativiser les concepts de savoirs et d'ignorance, d'admettre que les formes de connaissance sont multiples et que la connaissance de quelque chose est toujours incomplète, sujette au point de vue et à la méthodologie qui viennent de l'approche, la seule complétude possible se trouvant dans le dialogue entre les différentes formes de connaissance. La traduction interculturelle suppose, elle, de créer une intelligibilité réciproque des différentes expériences du monde (Sousa de Santos, 2011).

La colonisation s'est en effet traduite, et se traduit toujours, en épistémicides qui facilitent une domination établie sur le long terme. Bien des savoirs enfouis émergent encore aujourd'hui, entre autres parce qu'ils viennent parfois donner un nouveau souffle aux utopies de gauche en mal d'arguments : la notion de communauté ; la valeur donnée à la vie collective ; le rôle du travail communautaire chez certains peuples latino-américains vient ainsi nourrir la notion européenne de commun.

D'autre part, dans un système monde qui renouvelle l'ordre colonial, les politiciens des pays émergents adoptent aussi parfois des initiatives venant se nourrir des conceptions émanant des peuples (premiers) – autochtones des pays concernés. Comme le signale Sousa de Santos (2011), ce fut le cas en Équateur en 2007, lorsque le ministre d'écologie Alberto Acosta propose d'aller vers une alternative au modèle extractiviste. Le pays dépendant en effet pour beaucoup d'une exportation de pétrole qui est en train d'entamer l'Amazonie, Acosta avait proposé d'épargner la forêt vierge si les pays du Nord global compensaient l'Équateur avec la moitié des revenus que le pays aurait engrangé en exploitant les nouveaux puits découverts. Non seulement le projet renoue avec la conception de Pachamama, la mère nature qui est en droit d'être protégée, mais il exigeait en plus une mise en commun. L'enjeu épistémologique de la décolonisation est donc, lui aussi, majeur, car il sous-tend l'émergence d'une multiplicité de pensées et des conceptions dont certaines peuvent être susceptibles de nous aider tous à aller vers un monde plus vivable.

4. Les savoir alternatifs à l'univers capitaliste

Finalement, c'est au sein des savoirs produits par le sujet hégémonique masculin, blanc, occidental et hétérosexuel que se produit un autre clivage épistémologique. Le

système capitaliste, et le clivage de classe, sont concernés en effet eux aussi par cette question. Bien évidemment, il ne s'agit pas dans ce cas d'une difficulté à faire émerger la conscience de l'oppression qu'il met en place, encore que : la droite conservatrice a fait du contrôle de l'éducation par l'appauvrissement de contenus, la surcharge des classes et les difficultés d'accès l'une de ses marques de fabrique. C'est d'une production du savoir remise en question sur certains sujets qu'il s'agit, comme cela s'est produit récemment sur la question de déterminer la toxicité du glyphosate.

C'est depuis Karl Marx que les querelles entre tenants des approches orthodoxes ou hétérodoxes de l'économie font rage entre économistes et politiciens. Il s'agit plutôt, aujourd'hui, du pouvoir planétaire que les multinationales ont acquis, entre autres par le complexe appareil de contrôle global du pouvoir politique qu'elles sont en train de développer : zones de libre-échange, institutions supranationales, accords avec les institutions d'enseignement –notamment par le biais des licences professionnelles-, donations et mécénats, promesses de reconversion de carrière dans les Conseils d'Administration d'entreprises faites aux politicien-ne-s, holding médiatique... autant d'outils qui permettent à certains savoirs de prendre le pas sur d'autres avec pour conséquence, non plus prévisible, mais attendue, d'augmenter les probabilités de renouveler à l'égal un certain modèle du monde.

Un exemple paradigmatique sont les savoirs en économie : sans doute en raison de la prédominance presque absolue de l'école orthodoxe dans les facultés d'économie, des associations d'économistes résistantes, telle que les Économistes Atterrés, ont foisonné dans tous les pays. A un moment où les nouvelles approches se multiplient, l'enjeu de la transmission est fondamental dans ces institutions consacrées au savoir : il en va de la liberté intellectuelle des individus. Décroissance, économie solidaire, économie féministe... autant de courants de pensée peu ou pas transmis dans les institutions de l'État.

Un autre exemple paradigmatique se trouve dans l'agriculture. Il est, lui aussi, fondamental, dans le sens où les dégâts que l'agriculture et l'élevage intensif peuvent produire sont déjà très largement prouvés. Bien d'études ont déjà démontré l'effet cancérigène de certains pesticides, de même que l'appauvrissement du sol et la pollution des eaux qu'ils entraînent ; elles ont démontré également le rôle des élevages intensifs dans la pollution de l'eau, des eaux et l'augmentation des bactéries résistantes aux

antibiotiques. Pourtant, peu ou pas d'institutions enseignent les techniques alternatives mises en place par la société civile, déjà largement répertoriés. En effet, c'est là le combat de bien d'agriculteurs militants, qui vont parfois même jusqu'à voyager pour former des agriculteurs d'autres régions du globe à ces techniques, et peut-être revenir en ayant appris d'autres. Les lobbys de l'agriculture intensive –représentés par le secteur agro-alimentaire et chimique principalement- ne sont pas étrangers à cet état de fait, la question se posant plus que jamais de ce mécanisme de renouvellement de pouvoir à la source qu'est la production et l'accès au savoir.

Pour conclure

Comment envisager un futur tourné vers l'humain et vers la vie sans être parvenus à diversifier les moyens que nous nous donnons de connaître le monde ? Peut-être en prenant acte du malaise incurable de/dans la civilisation, et des effets de la pulsion de mort, tels qu'ils accomplissent aujourd'hui l'assimilation du sujet de la rationalité scientifique (dans sa colonisation scientiste quasi universelle : cf. l'expansion du DSM -*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* – et/ou des neurosciences) par le sujet du Marché (le discours capitaliste et son système déshumanisant comme nouveaux maîtres absolus) (Sauret, 2009). Déconstruire les catégories épistémologiques qui furent élaborées dans le passé pour asservir des territoires et/ou des individus est devenu primordial. Apprendre à écouter les connaissances émanant d'autres régions du globe que l'Occident et les faire dialoguer entre elles apparaît comme le plus sûr moyen de construire demain un autre monde, plus éthique et donc plus humain. La restauration des idéaux d'égalité et de fraternité, de tous les sujets et de tous les peuples, s'y profilera comme but à atteindre par le collectif.

Il s'agirait non pas de s'éloigner de nos propres modèles, mais de les questionner à partir de ceux de l'Autre. Cette position humaniste existait déjà chez les Lumières et elle fut malheureusement oubliée. Dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, Diderot (1779 : 51) faisait ainsi parler le sage vieillard tahitien s'adressant à l'Européen : « Vous êtes deux enfants de la Nature, quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux. Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous

nos mœurs, elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières ».

Bibliographie

- « Les symptômes féminins. Une crise cardiaque atypique », Centre canadien de santé cardiaque pour femmes, <https://cwhhc.ottawaheart.ca/fr/les-femmes-et-mcv/les-symptomes-feminins>
- Boccaro, M. (1994). Le trou noir du social ou les fondements mythiques de la société humaine. In *La règle sociale et son au-delà inconscient. I Psychanalyse et pratiques sociales*. Paris : Anthropos-Economica, pp 167-190.
- Boyer, Valérie ; Tomassini, Nathalie, (2016) « Créons un état de légitime défense différée », Le monde, 11 janvier 2016, https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/01/11/creons-un-etat-de-legitime-defense-differee_4845003_3232.html
- Bruno, P (2010). *Lacan, passeur de Marx*. Toulouse : Point hors ligne.
- Cabassut, J. (2016). Préface [« Une amitié de transfert... »] à l'ouvrage de Joseph Rouzel « *La folie créatrice. Alexandre Grothendieck et quelques autres* ». Toulouse, Erès, Collection « Psychanalyse et travail social », pp 11-17.
- Cabassut, J. (2018). *Liberté, Egalité, Fraternité, Sujet ... Ou l'impossible fraternel*. In Actes du XXVe Congrès National AFPEN, Corum de Montpellier, les 21, 22 et 23 septembre 2017, pp 155 – 172. Actes du colloque.
- Diderot, D. (1780) *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Garnier, 2003.
- Mignolo, Walter (2015). *La désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*. Trad Yasmine Jouhari et Marc Maeschalck, Bruxelles, PIE Peter Lang.
- Pérez Orozco Amaia. (2014). *Subversión feminista de la economía. Aportes para un debate sobre el conflicto capital-vida*, Madrid, Traficantes de Sueños.
- Rosanvallon Pierre (1989). *Le libéralisme économique, histoire de l'idée de marché*, Paris, Seuil.
- Sauret, M-J. (2009). *Malaise dans le capitalisme*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, Psychanalyses &.
- Sousa de Santos, Boaventura. (2011) « Epistemologías del sur », *Utopía y praxis latinoamericana*. Revista internacional de Filosofía Iberoamericana y Teoría Social, Universidad del Zulia, año 16, n° 54, Julio-Septiembre, pp. 17-39.
- Varela, Nuria. (2014). *Feminismo para principiantes*, Barcelona, Ediciones B, 2014.